

(suite)

« Quand le triste convoi d'une ghazia arrive à notre campement, le maréchal lui-même veille à ce que femmes et enfants soient installés sous des tentes requises à cet effet . Des factionnaires empêchent qu'aucun homme ne s'en approche, à l'exception des docteurs chargés de les visiter et de désigner les malades. En outre des vivres, on met à leur disposition, pour les petits enfants, les chèvres ou vaches laitières choisies dans les troupeaux ghaziés.

« Ces troupeaux eux-mêmes sont l'objet de la préoccupation du maréchal. On reconnaît bien l'agriculteur dans la tendresse qu'il porte au bétail !

Ah! je t'assure que les jours de ghazia, ses officiers et surtout son interprète sont soumis à de rudes corvées ! mais comment nous plaindre, quand lui-même nous donne l'exemple ? Nous ne pouvons prendre ni repos, ni nourriture avant que tous nos prisonniers, hommes, femmes et enfants, soient installés et aient reçu leurs vivres, et avant que les troupeaux ne soient parqués après avoir bu. Oui, mon cher ami, nous devons nous assurer qu'ils ont bu, et ne va pas te figurer qu'il nous suffise de transmettre l'ordre que le maréchal nous a donné.

« Je t'en supplie, mon cher ami, ne crois plus aux récits de certains journaux et aux tirades de certains philanthropes s'apitoyant sur le sort des Arabes victimes des cruautés de notre maréchal et de son armée. Certes, et je te l'ai dit maintes fois, ces Arabes sont souvent dignes de pitié, exposés qu'ils sont, en même temps, à nos attaques et à celles d'Abd el

Kader. C'est pourtant dans leur bouche que je trouve la plus complète réfutation des accusations portées contre l'armée d'Afrique. Que de fois m'ont-ils dit :

« Nous trouvons auprès des chrétiens générosité et clémence, tandis que nos frères les musulmans nous ruinent et nous écrasent sans pitié. (1) »

(1) Léon ROCHES. - Dix ans à travers l'Islam. 11334-1844. Paris. Perrin et Cie. 1904. in 18. P. 449. 450 et 1 451

Nous ne voudrions pas quitter cette grande figure de Bugeaud sans citer en passant un texte qui nous donne l'origine de cette tradition sur la « casquette du Père Bugeaud », qui est à l'heure actuelle inséparable de sa popularité. Ce texte est confirmé par le Maréchal Canrobert, dans ses Souvenirs d'un siècle, publiés par Germain Bapst (Paris, Plan, 1899, in-12°, T. I., p. 40)

« Dans une de ces surprises de nuit, plus sérieuse que les autres, le maréchal, qui, contre son habitude, s'était déshabillé pour se coucher dans son petit lit de camp, fut réveillé par une vive fusillade; il ne prend que le temps d'enfiler ses bottes, et, en chemise, coiffé de son bonnet de coton, il s'élançait vers la partie du camp attaquée, rétablit l'ordre légèrement troublé par la panique de quelques soldats à moitié endormis, de sa voix de stentor fait cesser le feu, et veut marcher en tête du bataillon qu'il a organisé pour fondre à la baïonnette sur les assaillants.

« Nous eûmes toutes les peines du monde à l'arrêter. Quelques minutes après, notre bataillon revenait avec des armes et des prisonniers.

« C'est depuis ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, que les soldats, en souvenir du casque à mèche, chantent sur l'air de la marche des zouaves: « As-tu vu la casquette ? (1) »

(1) Léon ROCHES. - Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844, Paris, Perrin et Cie, 1904, in-18, p. 454.

*(à suivre)*